

UCLA

Paroles gelées

Title

De la difficulté d'être UN: prolèmes identitaires, folie et choix de l'exil dans quelques oeuvres de Fouad Laroui

Permalink

<https://escholarship.org/uc/item/7qt44384>

Journal

Paroles gelées, 22(1)

ISSN

1094-7264

Author

Calargé, Carla

Publication Date

2006

Peer reviewed

De la difficulté d'être UN: problèmes identitaires, folie et choix de l'exil dans quelques œuvres de Fouad Laroui

Carla Calargé

Cet essai a pour but de définir les raisons pour lesquelles le narrateur de Fouad Laroui, dans *Les Dents du Topographe* (1996), choisit à deux reprises de quitter son pays d'origine et de s'exiler en France. Pour ce, je propose une étude comparée avec un autre roman du même auteur, *Méfiez-vous des parachutistes* (1999), ainsi qu'avec deux nouvelles, "Le Maboul" et "La halte de Madrid," parues en 2001 dans *Le Maboul*. Publié trois ans après le premier, *Méfiez-vous des parachutistes* constitue, à bien des égards, une continuation de l'histoire des *Dents du Topographe*. On y rencontre le narrateur Machin, un jeune homme qui rentre au Maroc après avoir terminé de hautes études en France, et qui, ayant trouvé un poste dans une grande compagnie, rêve de mener la vie tranquille et anonyme d'un simple *individu*. Mais, c'est sans compter avec les scléroses de la société marocaine.

Selon le *Dictionnaire historique de la langue française*, "Exil" vient du latin *exsilium* signifiant "'bannissement,' 'lieu d'exil' dérivé d'*exsilire* proprement 'sauter hors de' formé de *ex-*'hors de' et de *salire* 'sauter, bondir.'" Le mot "a d'abord signifié 'malheur, tourment'" et n'a pris qu'au XVII^{ème} siècle "le sens moderne d'expulsion (de qqn) hors de sa patrie avec défense d'y rentrer" (760). Originellement donc, l'exil n'est pas un choix mais une décision prise par une instance extérieure à l'exilé (souvent plus puissante), décision que l'on subit et à laquelle on doit se plier. Il n'empêche que, quel que soit l'emploi que l'on fait de ce mot, certaines connotations lui demeurent attachées. La première, émotionnelle, a trait au malheur (au tourment) éprouvé par l'exilé du fait de son exil. Quant à la seconde, elle se rapporte à la situation "extérieure" de l'exilé, par rapport à celle, intérieure, de la communauté qui le chasse ou qui le voit sortir (*ex* et *salire* = sauter hors de). Je tenterai, dans ce

qui suit, de montrer que choisir de s'exiler représente parfois l'ultime manière de sauvegarder son Moi, la dernière échappatoire permettant de ne pas sombrer dans la folie et le dernier espoir de mener la vie digne d'un être humain.

“La halte de Madrid” raconte l’histoire de Serghini, brillant élève-ingénieur de l’école nationale des Ponts et Chaussées, arrivé avec un retard de deux semaines au début des cours. Ce retard fait perdre au jeune homme l’occasion de présenter l’examen de rattrapage de l’une des matières au programme. Pendant le conseil de discipline qui en suit, et malgré toutes les perches que lui tendent ses professeurs, Serghini est incapable de fournir une excuse à son retard –fût-elle mensongère –autre que celle de son arrêt à Madrid, d’où la décision de son expulsion de l’établissement. La narration à la troisième personne s’interrompt alors pour céder la place à un court texte en italique dont l’énonciation est assumée par le jeune homme et dans lequel ce dernier raconte sa “halte de Madrid.” Sorti du train lors d’un arrêt, Serghini se trouve dans une ville qui l’émerveille complètement. Il erre un moment au hasard avant de rencontrer deux Brésiliens (un poète et un professeur) venus passer deux semaines de vacances dans la ville. Lui ayant demandé qui il était, ces derniers sont insatisfaits des réponses qu’il leur fournit tour à tour: “élève-ingénieur” et “fils de Hadj F., de Oued Zem” (53). La troisième fois qu’ils lui posent la même question et lui demandent de leur apprendre qui il est, Serghini ne sait que leur répondre.

Cette nouvelle traite de l’une des questions clés de l’œuvre de Laroui: celle de l’identité et de(s) (non)appartenance(s) de tous ceux qui, ayant reçu une éducation française, se trouvent déchirés entre deux mondes, deux cultures et deux langues inconciliables. En fait, la solution à l’énigme de Serghini n’est donnée qu’à la fin de la nouvelle, lorsque, après maintes fausses spéculations sur les raisons de ce long arrêt à Madrid, les amis réunis au *Café de l’Univers* sont incapables de trouver la clé du mystère:

C'est alors que Nagib, qui n'avait rien dit jusque-là, absorbé qu'il était par les mots croisés du *Matin du Sahara*, leva les yeux [les] considéra avec mépris et laissa tomber :

Parce que Madrid, bande d'ânes, c'est exactement à mi-chemin entre Oued Zem et Paris. (55)

Par conséquent, le drame de Serghini consiste dans l'impossibilité qu'expérimente ce dernier de trouver, lorsqu'il s'agit de se définir, un juste milieu ou une terre d'entente entre ses appartenances arabe et française. C'est pour cette raison qu'au Prado de Madrid, Serghini va avoir pour la première fois la possibilité de vivre sans avoir à renier l'une ou l'autre de ses composantes identitaires. Ce monument (le Prado), censé conserver l'héritage culturel de l'Espagne, pays européen ayant été métissé par la civilisation arabe, constitue le lieu parfait où peuvent se déployer les pôles opposés de l'identité du jeune Marocain. Géographiquement située à égale distance de Paris et de Oued Zem, la capitale espagnole devient ainsi un symbole de la rencontre de l'Orient et de l'Occident. L'image que le jeune homme emploie alors est de toute beauté: devant les tableaux commémorant certaines batailles il déclare: "j'étais les deux camps à la fois et je commettais ces massacres qui me laissaient agonisant" (53). Autrement dit, dans ces tableaux où se dressent face à face deux camps adverses Serghini se reconnaît dans les uns et dans les autres de sorte qu'il est tour à tour vainqueur et vaincu, agresseur et victime, le Même et l'Autre.

L'impossibilité de se dire, de se nommer et de définir ceux qu'ils sont est une caractéristique constante des personnages de Laroui. C'est pourquoi la question "Qui êtes-vous?" que lui adresse le Cigare plonge Machin, le narrateur homodiégétique de *Méfiez-vous des parachutistes*, dans la panique la plus complète et provoque chez lui les considérations les plus variées sur la question de l'identité (*Méfiez-vous...* 39). Il faut préciser que l'auteur lui-même affirme que le problème de l'identité est un sujet qui l'a obsédé depuis toujours et sur lequel il n'a pas fini de

s'interroger (propos inédits). Dès lors, il s'agit de se demander ce qui fait que les personnages de Laroui se sentent étrangers partout et d'abord, dans leur pays d'origine.

Ces personnages sont détachés de leur milieu d'origine à cause de leur éducation occidentale et par conséquent leur manque de connaissance de la langue arabe. Elèves de la mission française, ils sont formés dans une manière de penser et de voir le monde qui relève d'une logique et d'un cartésianisme en complète opposition avec un grand nombre de croyances, de pratiques et de coutumes marocaines. D'où le regard sévère et critique que posent ces personnages sur leur société d'origine avec laquelle ils se découvrent très peu de points communs. N'ayant jamais appris l'arabe standard, ni même l'arabe régional, et ne parlant aucune des langues berbères, ces personnages sont dépourvus de l'outil linguistique qui leur permet de communiquer avec la plupart de leurs compatriotes.

Le premier chapitre des *Dents du Topographe* s'ouvre, par exemple, sur un coup d'état fomenté par quelques généraux de l'armée marocaine contre un roi qui n'est pas nommé mais que le lecteur devine être Hassan II. Pourtant, dès les premières lignes, le narrateur se décrit comme très loin de ces événements lesquels se passent 400 km plus au sud. C'est l'été, et le jeune vacancier passe son temps au port, à "lire et [à] regarder les bateaux" (7). Le choix du lieu (le port, avec toute la symbolique qui s'y rattache) et de l'occupation du narrateur (la lecture) constituent, dès l'incipit, des signes avant-coureurs de la trame du roman: alors qu'au Maroc se manigancent des complots sordides et que croupit la population sous le fardeau de la pauvreté, le narrateur demeure étranger aux agitations politiques et tient les yeux et l'esprit tournés au loin.

Vers la fin de la journée, en rentrant chez lui, le jeune homme rencontre son père avec qui il fait un bout de chemin, en silence. Ce silence est parlant à plus d'un titre, car, s'il est vrai que la suite du récit montrera Kader (le père) comme un homme peu bavard, il n'en demeure pas moins que la relation du narrateur avec les membres de sa famille n'est pas des plus

communicatives. En effet, le lecteur ne tarde pas à en comprendre la (ou les) raison(s). Le narrateur, "élève studieux de la Mission Universitaire et Culturelle Française" a des centres d'intérêt autres que ceux de sa famille puisque celle-ci est plutôt analphabète; aussi ne ressent-il que "mépris pour l'arabe, cette langue des rues, à laquelle collait un parfum de misère. Le français [lui] suffisait" (8). Le narrateur vit ainsi une situation d'exil linguistique au sein de sa propre famille, ce, avant qu'il ne décide de s'exiler géographiquement.

Par ce choix linguistique de s'amputer de la langue populaire, celle de la famille et du pays, le narrateur affiche donc une volonté de se démarquer des siens et de revendiquer un sort différent, voire, supérieur à celui de son père. Ce faisant, il accomplit le premier pas d'une aventure qui ne peut que le conduire vers un éloignement sans cesse plus important de sa famille, de sa société et du Maroc. Dans un article où elle examine le rôle du langage dans la re-construction de l'identité dans l'exil, Magda Stroinska affirme à ce sujet que:

... language, or languages with which we grow up are factors in identity construction. They take an active part in shaping our individual vision of the world and are the medium of our interaction with people around us. They serve as filters between the others and us; they define us for the others and define the others in interaction with us... (95).

Il n'est pas surprenant de constater que, tout au long de la diégèse, le narrateur ne présentera jamais les compétences requises au bon décodage des messages sociaux ou à la saisie de leurs implicites. N'ayant jamais acquis les bons décodeurs de ces messages, il en fera souvent une lecture littérale, laquelle résultera dans la scission de son univers en deux. Le chapitre intitulé "mes deux tantes de Safi," qui constitue la première "leçon de chose"¹ en matière d'exil est une excellente illustration dans ce sens. Le narrateur y raconte son premier face à face avec

l'hypocrisie sociale, laquelle flatte des gens méprisables pour des qualités qu'ils n'ont pas: "Dans ma tête, c'était la confusion totale. Je ne savais plus que croire. Je ne suis pas encore sorti de cette confusion" (106) affirme le personnage en conclusion à son histoire.

Dans *Méfiez-vous des parachutistes*, l'ignorance de l'ingénieur Machin en matière de langue et de codes sociaux va l'entraîner dans une série d'aventures mi-burlesques, mi-tragiques, où il se retrouve tour à tour pris dans une magouille qui lui coûtera son poste au travail, affublé d'un parachutiste-parasite qui élit domicile chez lui, obligé d'épouser la femme dont le voisin ne veut plus, et acculé à laisser partir la fille pure qu'il aime et qu'il retrouve quelque temps plus tard avilie dans le rôle de pin-up pour Saoudiens. Or Machin est tout à fait conscient de ce handicap linguistique, ce même handicap qui l'empêche de dire à Bouazza (le parachutiste) ce qu'il pense vraiment de lui: "Je cherche mes mots et je n'arrive qu'à baragouiner quelque chose comme : - Moi pas très content. Toi t'en aller. Ce qu'il pare d'un grand éclat de rire et d'un bisou gluant." (75) Le protagoniste fait d'ailleurs l'analyse théorique de son handicap dans un monologue intérieur (87-95) où il constate l'inexistence de sa langue maternelle qu'il décrit comme une "blessure béante" (87). Au lieu de quoi, la langue dont il se sert pour réfléchir, sentir et s'exprimer n'est qu'un amalgame de plusieurs langues, amalgame qu'il illustre par un exemple dans le sous-chapitre intitulé "*Dix minutes de ce magma*": Sur un peu moins de deux pages, le narrateur nous offre un échantillon de ses pensées telles qu'elles se présentent à lui: un amalgame où se mélangent plusieurs langues dont l'arabe marocain, le français, l'espagnol et l'anglais.

La difficulté qu'ont les narrateurs de *Méfiez-vous des parachutistes* et des *Dents du topographe* à s'exprimer en arabe régional marocain, fait qu'ils sont tout de suite désignés par des sobriquets tels que *Oul la Missiou* (Fils de la Mission, entendre, la Mission française) ou *Nasrani* (chrétien). Cette dernière désignation, à elle seule, suffit à les marginaliser dans un pays

musulman où un chrétien est nécessairement un étranger, bien plus, un rappel du temps de la colonisation. C'est ce que Naïm Khatan souligne en écrivant: "le jeune homme [l'ingénieur Machin] ne peut que se sentir étranger dans son pays. Or son aliénation ne s'arrête pas là. Il est qualifié dans son milieu de *nasrani*, chrétien, terme d'accusation qui représente la double trahison" (122). Quant à la périphrase "*Oul la Missiou,*" elle n'est pas aussi absurde ou injuste qu'elle le paraît de prime abord. Si le français est, en effet, la langue où ces narrateurs se sentent le plus à l'aise, et qu'il représente, par conséquent, ce qui se rapproche le plus d'une langue maternelle, alors, la Mission aura, en quelque sorte, joué le rôle de mère; d'où l'expression "fils de la Mission" (reste à examiner s'il s'agit d'une bonne ou d'une mauvaise mère).

Mais ce qui est encore plus intéressant c'est justement l'écart qui existe entre les visions du monde différentes, voire, radicalement opposées, qui sont celles des personnes employant l'arabe marocain d'une part, et des gens employant la langue de Descartes d'autre part. Nombreux sont dans les deux romans, les épisodes où le narrateur "apparaît [...] comme un être très rationnel, cherchant perpétuellement à cerner la logique des choses. Ses diverses expériences le placent à diverses reprises dans des situations qui mettent à l'épreuve la rigueur logique qu'il prêtait au monde" (Bacquet 127). Car, en fait, ces personnages formés à l'école cartésienne doivent faire face, au Maroc, à des structures étatiques ou sociales obéissant à des règles de logique (ou de non-logique) autres que celles étudiées dans les universités parisiennes. C'est pourquoi l'histoire de Zahri (un autre personnage dans *Les Dents...*) constitue une autre "leçon de choses" concernant le choix de l'exil. Un jour, il est sommé de se rendre au commissariat où il est accusé d'avoir écrasé un policier avec sa voiture. Niant les faits et présentant la preuve (son passeport) selon laquelle ce jour-là il se trouvait au Canada, il se voit réquisitionner le passeport sous prétexte de l'avoir prêté à un ami pour que ce dernier quitte illégalement le pays. L'histoire se termine lorsque Zahri accepte de trouver un

“arrangement” en payant une somme rondelette à la soi-disant victime. Après cette expérience absurde avec la police, ce professeur de logique décide de brûler tous ses livres, de s’adonner à la divination et de négliger complètement les cours qu’il continue à donner à l’université. Et le narrateur des *Dents du Topographe* de conclure: “Devant cette inflation démographique de la bêtise, que faire, sinon foutre le camp dare-dare ?” (113).

Le choix de l’exil devient alors pour ces personnages une nécessité à défaut de laquelle ils risquent de perdre la raison. D’ailleurs, pour des raisons différentes, la folie guette un grand nombre de protagonistes dans les œuvres de Laroui. Cette folie peut résulter de l’inadéquation des grilles de lecture à l’occidentale, lorsqu’elles sont les seules appliquées pour comprendre la société marocaine et y vivre. Ceux qui s’obstinent à les utiliser se trouvent alors dans un état d’oscillation permanente entre la raison et la folie: incapables d’établir des repères sûrs et stables, ils semblent ne pas avoir de prise sur le cours de leur existence de sorte qu’ils sont ballottés par des événements qui, pour eux, relèvent davantage du fantastique et de l’étrange. Ainsi, à la nouvelle de la disparition de son père, Machin commente ironiquement son retour de “l’étranger” en constatant: “comme s’il pouvait y avoir un lieu plus étrange que là où les hommes s’évaporent” (182). Si l’évaporation d’un homme est un phénomène des plus étranges, le lecteur sait que cette évaporation n’en est pas littéralement une puisqu’il s’agit d’un enlèvement qui résulte d’un abus de pouvoir complètement possible dans des conditions sociopolitiques telles que celles du Maroc des “années de plomb.”²

Le narrateur de la première nouvelle du *Maboul* trouve, quant à lui, les mêmes difficultés à pouvoir déterminer avec certitude ce qui relève du normal et ce qui relève de la folie. Parmi tous les gens qu’il connaît, il n’est pas en mesure de nommer, avec une certitude absolue, ceux qui sont sains d’esprit. En témoignent ces scènes bizarres auxquelles il a pu assister furtivement lorsqu’il était encore enfant et pendant lesquelles il

se rappelle avoir entrevu “de Grands Noirs aux ombres gigantesques qui menaçaient de s’assener de grands coups de hache, et une femme [qui] gisait à terre, la bave aux lèvres, le corps agité de tremblements et de soubresauts, et des forcenés [qui] buvaient de grandes rasades d’eau bouillante” (9). Or le narrateur affirme que les hommes aussi bien que les femmes de son quartier recouraient à ces pratiques que le lecteur soupçonne être des séances d’exorcisme ou de sorcellerie. C’est ce qui explique les sérieux doutes que ce narrateur soulève en ce qui concerne la raison de ceux qui, prétendument, ne sont pas fous, les “réputés sérieux, les pondérés” (9), et par extension, de la société marocaine entière.

La question devient dès lors urgente de savoir ce qu’est un état de folie et, par conséquent, d’être en mesure de tracer une ligne de partage entre ceux qui sont fous et ceux qui sont sages. La réalité est que cette entreprise se révèle impossible. En fait, si la nouvelle en question est censée raconter l’histoire de Tijani, le “maboul,” la fin de cette histoire montre bien que ce dernier n’est pas aussi maboul qu’on le pense. Rencontré des années plus tard à Paris, il explique au narrateur que sa folie n’était qu’une manière d’échapper à l’armée et au poste d’aviateur qu’il y exerçait tout en maintenant sa solde. Ses crises qui survenaient tous les six mois coïncidaient donc avec la date de sa visite médicale. Il n’empêche que, lorsque le narrateur, qui pense avoir compris le fin mot de l’histoire, constate à la suite de ces explications “Ah... C’est pourquoi vous simuliez...” (11), Tijani lui répond qu’il n’en sait rien parce qu’il n’a jamais pu délimiter les frontières qui séparent le rêve de la réalité. L’injonction finale de Tijani achève de donner le ton à la nouvelle: “va voir tes professeurs et demande-leur s’il y a des mots entre les mots. Des mots qui ne sont ni l’un ni l’autre. Alors tu comprendras” (12). Hélène Bacquet voit dans cette fin une “interrogation sur la prétention du langage à rendre compte de l’expérience humaine” (132). Je pense qu’il est tout aussi possible d’y trouver une définition de l’état limbique dans lequel sont placées la logique et la raison chaque fois qu’il s’agit de

trouver des ruses permettant à un personnage de vivre tranquillement au Maroc. Il en résulte que, tout héros de Laroui incapable d'appréhender le monde marocain autrement qu'à travers une vision cartésienne, est voué à une sorte d'aliénation certaine s'il ne quitte pas son pays d'origine.

Face aux sentiments croissants de solitude et de non-appartenance; sentiments vécus, non seulement par les narrateurs des deux romans, mais aussi par tous les personnages qui leur ressemblent, Paris (et par extension l'Europe) devient un lieu moins étranger que le pays natal. Autrement dit, comparé à l'exil interne et à la situation de rupture vis-à-vis du pays d'origine, l'exil géographique devient parfois un moindre mal car il représente alors l'ultime manière d'échapper au climat d'étouffement vécu par le personnage et de sauvegarder un minimum de liberté et de dignité humaine.

Arrivé à Paris, le narrateur des *Dents du Topographe* ne se sent aucunement en pays étranger: la ville lui semble familière, grâce aux connaissances qu'il en a accumulées du temps de sa scolarisation à la Mission. Pour lui, comme pour tous ceux qui ont choisi de partir, la capitale française est la ville où la liberté peut s'exprimer de toutes les manières, même sous la forme de hurlements et sans qu'aucun policier ne vienne "ficher" (121) ni arrêter le "hurleur" (120). Raouf, un ancien ami du narrateur, est un exemple de cette situation paradoxale selon laquelle on se sent davantage chez soi, ailleurs que chez soi. Son manifeste sur l'absurdité et l'arbitraire de la phrase "Le Maroc est ton pays" (128-134), en montrant l'imposture de tout nationalisme, revendique une nouvelle définition de la concitoyenneté, à savoir, celle qui groupe dans une même nation, des personnes dont les intérêts, les tempéraments, la culture ou le sens humanitaire se ressemblent et s'apparentent.

Il ne faut pourtant pas croire que l'exil géographique constitue la solution prêchée par Laroui, bien au contraire. Paris n'est jamais qu'une solution provisoire. Les histoires de Raouf, de Nagi, du peintre et de bien d'autres en sont la preuve. Edward Saïd écrit à ce propos que: "Métaphysiquement parlant,

l'exil est pour l'intellectuel un état d'inquiétude, un mouvement où, constamment déstabilisé, il déstabilise les autres" (69). Ainsi Nagi versera-t-il vraiment dans la démence lorsqu'il s'apercevra que son inadaptation à la société marocaine et son éducation française ne lui garantissent pas, pour autant, la possibilité d'être pleinement accepté dans le pays d'accueil qu'il s'est choisi (la France). Malgré tous ses efforts de "devenir parisien" et d'être un parfait assimilé, Nagi se voit rappeler "[sa] gueule d'Arabe" (33) un jour dans un bistrot à Paris. Cette remarque méprisante le pousse à se procurer un fusil avec lequel il va "massacrer des pauvres gens, ceux-là mêmes qu'il savait si bien singer, coupables seulement de n'avoir pas tenu des promesses qu'ils n'avaient, eux, jamais faites" (35). Cette situation d'entre-deux fait que celui qui a choisi de s'auto-exiler, où qu'il aille, "[au] Maroc ou en Occident, [...] est partout l'étranger dont la logique se heurte à celle des autochtones" (Bacquet 129). C'est à ce moment-là que la possibilité d'un retour au pays peut devenir tentante: le personnage minimise alors tout ce qui, au départ, l'a poussé à partir et se convainc que la situation n'est pas aussi tragique qu'on ne le pensait. Cette tentation peut se présenter sous la forme de la maladie d'une sœur (*Les Dents* ch. 23), de la mort d'un père (*Les Dents* ch. 30) ou sous celle d'un bon poste décroché dans une société marocaine (*Méfiez-vous* ch. 1). Très vite, toutefois, le narrateur va comprendre que ce qui lui était difficile d'accepter avant son premier départ, ne lui est certainement pas devenu plus supportable entre-temps. En ce sens, les deux romans retenus examinent les choix qui restent à faire après ce retour au pays.

Dans *Les Dents du Topographe*, Machin retourne au Maroc après des études en France sans autre aspiration que mener la vie tranquille d'un individu. Pourtant toute l'histoire (ou les histoires) du roman servent à démontrer l'impossibilité de réaliser ce rêve pourtant simple et sans grande prétention. Machin se verra lentement s'enliser dans une sorte de cauchemar kafkaïen "[parce] qu'il ne [cessera] plus de se heurter aux impavides rigidités d'une société dont le parachutiste au début

[va] s'affirmer comme le gardien des règles" (Lebrun). A mesure que celui-ci s'incruste dans le quotidien du narrateur, on voit ce dernier perdre de son espace vital, de son indépendance et de ses libertés de choix, d'action ou d'expression. Curieusement, toute la société se ligue contre lui: les éduqués aussi bien que les analphabètes, la famille et les voisins aussi bien que les étrangers, les nantis aussi bien que les pauvres. C'est que tous, sans exception, oeuvrent de concert pour ne pas laisser émerger l'individu. Aussi Machin, relégué dans ses derniers retranchements, et sur le point de perdre la raison, comprend-il enfin que, pour pouvoir continuer à vivre dans cette société, "*Il faut aimer Bouazza*" (190). Cette injonction finale, soulignée par l'auteur, signale la défaite irrévocable du jeune ingénieur dans la lutte qui l'opposait au parachutiste—incarnation parfaite de la bêtise sociale. Machin a donc finalement compris que pour survivre au Maroc il faut se résigner à la perte de son identité personnelle.

Les Dents du Topographe présente une autre solution, celle du choix (cette fois définitif) de l'exil. En effet, après son premier retour au Maroc, le narrateur se voit échouer successivement dans ses projets. D'abord, il n'est d'aucune aide pour sa sœur dont le refus de se marier selon la volonté parentale lui a valu une série de traitements qui l'ont conduit au mutisme puis à la perte de la raison. Ensuite, sa décision de mettre à profit son retour pour mieux connaître sa mère, si elle lui permet d'accomplir quelque chose c'est bien de mesurer l'ampleur du fossé qui le sépare d'elle. Aussi le voilà reparti à l'étranger. Obligé de retourner au Maroc, encore une fois, après la disparition mystérieuse de son père, il décide d'y rester pour s'occuper de sa famille. Affecté dans une mine du désert, il se retrouve bientôt au centre d'une histoire louche qui coûte son poste à un topographe, le poussant ainsi au suicide. Le narrateur plie alors bagage et repart en France, mais cette fois, il est décidé de ne plus jamais remettre les pieds dans son pays d'origine. Le dernier chapitre, s'il affirme ce choix clair et définitif, laisse néanmoins entendre la difficulté de vivre en France. Il y est en

effet dit que, malgré ses diplômes, le narrateur, sans emploi, vit dans un état proche de la misère.

En somme, on peut avancer que s'il est vrai que, dans les deux romans retenus, Fouad Laroui passe en revue une grande partie des maux qui rongent la société marocaine, il n'en demeure pas moins que ses personnages les plus sympathiques se trouvent invariablement pris dans une situation d'entre-deux: de part et d'autre de la Méditerranée ils sont dans l'incapacité d'appartenir aux sociétés dans lesquelles ils se trouvent tour à tour. Au Maroc, ces personnages sont en conflit avec la culture dont ils sont issus et dans laquelle ils n'arrivent plus à mener une vie simple et tranquille. Mireille Rosello déclare à ce propos que les difficultés l'ingénieur Machin de *Méfiez-vous des parachutistes*: "proviennent du fait qu'il se heurte sans cesse à l'altérité, mais au sein même de ce que nous serions tentés d'appeler 'sa' culture" (Rosello 93). Cette affirmation demeure vraie si elle est appliquée à d'autres personnages aussi. Eduqués à l'école française, ceux-ci sont imprégnés de la vision du monde qui sous-tend la langue de Descartes. Gavés de logique, de raison et d'idéaux ils ont vite fait de se heurter aux structures rigides et pourries de la société marocaine: népotisme, violence et arbitraire de l'appareil étatique et policier, injustice sociale, superstitions, corruption etc. Leur éducation devient alors un handicap qui les empêche de s'intégrer et l'exil représente bien plus une nécessité qu'un choix. Or, une fois en Europe ces personnages ne sont jamais acceptés comme des citoyens à part entière. Face à ce rejet des deux mondes auxquels ils croyaient appartenir, les personnages ne trouvent plus d'autres issues que la mélancolie, le suicide, la folie ou la résignation à la dissolution de leur Moi dans la bêtise sociale. Grâce à l'intuition et à la sensibilité artistique de Laroui, l'écrivain annonçait le danger du rejet des deux côtés de la Méditerranée de ces êtres hybrides à double culture qui sont les seuls aptes à repenser le monde arabe et à l'engager dans un dialogue fructueux avec l'Occident. Celui-ci d'ailleurs devrait commencer à leur trouver d'autres issues que celles de la folie ou de la mort...sinon ?

Sinon, les dernières années ne nous ont que trop bien appris ce qui pourrait arriver...

Notes

¹ Vers le milieu du roman, le narrateur décide une première fois de quitter le Maroc. A son ami qui le questionne sur les raisons d'une telle décision il répond :

- Je ne sais pas. [...] Mais ici, j'ai l'impression d'étouffer. Il me semble qu'à chaque instant quelque chose pourrait m'arriver, quelque chose de grotesque ou de tragique. Je vais te raconter deux ou trois histoires. Peut-être comprendras-tu. Je lui parlai pêle-mêle de ma tante de Safi, de Zahri le logicien et de quelques *autres leçons de choses* (c'est moi qui souligne, 100).

² "Les années de plomb" représentent une période noire de l'histoire marocaine: il s'agit d'une trentaine d'années du règne du roi Hassan II (entre le début des années 1960 et le début des années 1990) pendant lesquelles la répression s'est exercée sous la forme de violations graves et systématiques des droits de l'Homme.

Works Cited

- Bacquet, Hélène. "Composition, énonciation dans *Le Maboul* de Fouad Laroui. La mise en forme de la double appartenance." *Expressions Maghrébines*, Algérie: Editions du Tell, 2002. <<http://www.limag.refer.org/Textes/Bacquet/FouadLaroui.htm>>.
- Khattan, Naïm. "*Les Dents du Topographe* de Laroui Fouad." *Le Maghreb littéraire*. V. I, No. 1. Toronto: Editions la Source, 1997.
- Laroui, Fouad. *Interview personnelle*. 16 Aug 2005.
- . *Les Dents du Topographe*. Paris: Julliard, 1996.
- . *Le Maboul*. Paris: Julliard, 2001.
- . *Méfiez-vous des parachutistes*. Paris: Julliard, 1999.
- Lebrun, Jean-Claude. "Fouad Laroui: Le pourfendeur souriant." *L'Humanité*. 1 Jul 1999.

- Memmi, Albert. *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres*. Paris: Gallimard, 2004.
- Rosello, Mireille. "De la bilangue de Khatibi à l'a-langue amère de Fouad Laroui: *Amour bilingue* ou *Méfiez-vous des parachutistes*." *Présence Francophone* 55.
- Saïd, Edward. *Des Intellectuels et du Pouvoir*. Paris: Seuil, 1996.
- Soudan, François. "Hassan II: Un brillant roi, redoutable manœuvrier, auquel rien n'était interdit" *L'Intelligent.com*. 19 Sep 2005. <http://www.lintelligent.com/gabarits/article/Africain_online.asp?art_cle=LIN28123hassaiinass0>.
- Stroinska, Magda. "The role of language in the re-construction of identity in exile." *Exile, language and identity*. New York: Peter Lang, 2003.
- Dictionnaire historique de la langue française*. Paris: Le Robert/France Loisirs, 1992.

Carla Calargé is a graduate student in the department of French and Italian at the University of Iowa.

Exil: mode(s) d'emploi
Experiencing Exile
in Literature and the Arts

Paroles Gelées
UCLA French Studies

Volume 22
Spring 2006

Selected Proceedings from
the Tenth Annual UCLA Department of
French and Francophone Studies
Graduate Student Conference

October 13 - 14, 2005

Paroles Gelées
UCLA French Studies

*Ce serait le moment de philosopher
et de rechercher si, par hasard,
se trouvait ici l'endroit
où de telles paroles dégèlent.*

Rabelais, Le Quart Livre

V o l u m e 2 2
S p r i n g 2 0 0 6

Editors-in-Chief: Amy Marczewski, Julie Nack Ngue

Assistant Editors: Elizabeth Vitanza, Jennifer Westmoreland

Sponsors: UCLA Department of French & Francophone Studies, UCLA Graduate Students Association, Albert and Elaine Borchard Foundation, UCLA Campus Programs Committee, UCLA Center for Modern & Contemporary Studies, Eugen Weber Chair of Modern European History, UCLA James S. Coleman African Studies Center, UCLA Department of Art History, UCLA Fowler Museum of Cultural History, Consulate General of France of Los Angeles, Patricia Blake

Paroles Gelées was established in 1983 by its founding editor, Kathryn Bailey. The journal is managed and edited by the French Graduate Students' Association and is published annually under the auspices of the Department of French and Francophone Studies at the University of California, Los Angeles.

Paroles Gelées

Department of French & Francophone Studies

212 Royce Hall, Box 951550

Los Angeles, CA 90095-1550

frenconf@ucla.edu

<http://www.french.ucla.edu/gradconf>

Copyright © *Paroles Gelées* 2005-2006 by the Regents of the University of California. ISSN.

CONTENTS

Acknowledgements	1
Introduction	
<i>Exil: mode(s) d'emploi</i> : New readings, new endings Amy Marczewski and Julie Nack Ngue, Editors	3
Selected Presentations	
Going Home? The Foiled Myth of Return in Eddy L. Harris's <i>Native Stranger: A Black American's Journey into the Heart of Africa</i> and Caryl Phillips's <i>The Atlantic Sound</i> Zara Bennett	7
De la difficulté d'être UN: problèmes identitaires, folie et choix de l'exil dans quelques œuvres de Fouad Laroui Carla Calargé	19
Le pianiste Léo-Pol Morin (1892-1941), entre les récitals d'adieu à sa patrie et ses concerts à Paris, ou la liberté de l'exil Claudine Caron	35
Un bréviaire des vaincus: la Passion de l'exilé dans l'œuvre de Chateaubriand Anne-Sophie Morel	57
La Dame pipi du quarante-quatrième étage: l'exil et la marge dans <i>Stupeurs et Tremblements</i> d'Amélie Nothomb Claire Nodot	69
Appendix	
Conference Program	83

Acknowledgements

We would like to thank all of our conference participants, contributors, and sponsors for their support and intellectual engagement. To all participants and our keynote speakers, we extend our thanks for contributing to the tenth annual conference. Thank you as well to all the graduate student volunteers from the department of French and Francophone Studies for their contributions at various stages of conference planning and journal publication. In particular, we would like to thank our vice-chairs, and co-assistant editors, Elizabeth Vitanza and Jennifer Westmoreland, who played crucial roles in organizing this year's conference and helping us publish these proceedings. The assistance from past department chair Françoise Lionnet and current chair, Dominic Thomas, along with the administrative expertise of Cyndia Soloway and Gina White has been invaluable. We would like to extend our appreciation to our generous sponsors, whose continuing support makes the annual conference possible. Finally, we thank the Graduate Students Association for funding the publication of this journal.

Amy Marczewski and Julie Nack Ngue,
Conference Co-Chairs and Editors of *Paroles Gelées*

